

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



VISWESWARAN Kamala, 2010, *Un/common Cultures. Racism and the Rearticulation of Cultural Difference*. Durham, Londres, Duke University Press, 342 p., bibliogr., index (Annie Montaut)

Un/common Cultures... est un ouvrage militant, qui se donne un objectif ambitieux et courageux : il s'attaque frontalement à la notion de culture telle que l'ont élaborée les diverses écoles de l'anthropologie américaine et de la sociologie française, et surtout les développements récents qui s'en sont inspirés avec les nouvelles théories culturalistes. Le culturalisme, qui domine aujourd'hui les études postcoloniales, «culturelles», «ethniques», «aréales», et les courants les plus en vogue de l'historiographie, tient en effet les différences culturelles pour constitutives et déterminantes. Cette vision du culturel tend à produire du distinctif et à diviser plutôt qu'à favoriser les synergies participatives et la collaboration par-delà les frontières (de groupe ethnique, de race, de communauté, de caste) : elle érige chaque culture en un tout irréductible et incommensurable à toute autre culture, dans la logique du relativisme culturel qui interdit la comparaison en survalorisant la différence. Ainsi définies, les cultures sont, selon les termes de l'auteure, «uncommon», car elles ne souffrent pas de dénominateur commun – le terme anglais est d'autant plus difficile à traduire en français qu'il s'y ajoute des connotations de vague et inquiétante étrangeté. Étant ainsi représentées (jusqu'à s'auto-représenter) comme sans commune mesure de l'une à l'autre, elles sont dans l'impossibilité d'œuvrer ensemble, dans leur différence, au bien commun de l'humanité et de son environnement : à ce bien commun peuvent seules participer des cultures «communes», ou plutôt une idée de la «culture en commun», ou de la «culture du commun», c'est-à-dire des cultures représentées et se percevant, non pas comme homogènes ou dédifférenciées, mais comme ayant quelque chose en commun, à dire et à faire ensemble. L'ouvrage de Visweswaran est une recherche de ces nouvelles formes d'intelligence culturelle, susceptibles à la fois d'éclairer les zones d'ombre de l'histoire de la formation de la doctrine culturaliste, notamment par la mise en évidence du travail paradoxal du racisme tout au long de cette histoire de plus d'un siècle, et de dégager de nouveaux modes de solidarité.

Ce livre généreux et courageux va à contre-courant des modalités de représentation dominantes (tant des entités culturelles que de l'auto-médiatisation des disciplines qui les constituent comme telles). Il témoigne aussi d'une érudition d'autant plus impressionnante que l'ouvrage traite de plusieurs champs disciplinaires et aréaux. Il retrace d'abord l'histoire de l'anthropologie américaine par ses pionnières et leur contribution à l'émergence du relativisme culturel ainsi qu'à l'identification transculturelle du genre (Parsons), puis par les grands fondateurs de la discipline que furent Boas et ses disciples, de Sapir à Ruth Benedict et jusqu'à Lévi-Strauss. L'argument central développé par l'auteure est qu'en reléguant la notion de race au biologique (donc à la science), construisant ainsi le discours anthropologique sur l'éviction de toute pensée de la race, l'anthropologie a involontairement fait le lit du racisme scientifique. Une fois ce dernier discrédité par l'histoire après 1945, il restait un vide dans la démarche anthropologique ; c'est ce vide qu'ont massivement comblé les études culturelles au début du XXI^e siècle, en réarticulant le racial sous les espèces de la différence culturelle, alors même que pour Boas le relativisme culturel devait constituer un antidote au racisme.

Cette histoire des idées anthropologiques et sociologiques revisitée avec talent et érudition aboutit, dans l'un des plus passionnants chapitres pour qui s'intéresse à l'Inde, à ce questionnement crucial : comment se fait-il que la sociologie indienne ne soit jamais parvenue à se donner les moyens de penser la discrimination de caste ? Question posée à propos du congrès mondial de Durban contre le racisme en 2001 (WCAR), lors duquel l'Inde, alors représentée par le Bharatiya Janata Party (BJP), a refusé toute assimilation des discriminations de caste à une discrimination raciale. Question toujours terriblement actuelle, et que permettent de mieux saisir certaines des plus remarquables analyses de l'ouvrage : celles des rapports complexes, souvent nourris de malentendus, entre les trois grands sociologues du début du XX^e siècle que furent Du Bois, Weber et Ambedkar, chacun cherchant dès les années 1910 à penser la race, la caste, voire le ghetto sur des critères comparables ; celle du célèbre article de Louis Dumont sur les rapports entre race et caste, où le racisme apparaissait comme l'équivalent, dans les sociétés égalitaires, du principe hiérarchique, et de la caste dans les sociétés inégalitaires.

D'une grande rigueur argumentative qui ne se laisse jamais déborder par l'esprit partisan – tout au plus pourrait-on déplorer une excessive sévérité contre les linguistes d'Asie du Sud injustement blâmés pour une quasi absence de documentation et d'analyse sur le multilinguisme et les migrations (p. 145) –, l'ouvrage mérite d'être lu et largement diffusé. Il est un outil indispensable pour l'intelligence de nos sociétés, un constat féroce de la faillite de certaines disciplines à en décrire les rapports, mais aussi un fort message d'espoir, notamment dans l'épilogue consacré aux mouvements sociaux (Narmada, Bhopal ou Texas) au-delà des clivages ethniques et culturels.

*Annie Montaut
Département Asie du Sud
INALCO/CNRS-SeDyl, Paris, France*